

« *En deçà et au-delà du discours des 'acteurs convaincus'. Quelle posture sociologique adopter face aux propos des lecteurs de 'développement personnel'?* »

Les discours des acteurs convaincus peuplent le monde social. Il n'y a rien d'étonnant à cela. On peut y trouver au moins deux raisons, qui déclinent deux interprétations de terme « convaincu ». La première raison est que la plupart du temps, nous agissons dans une logique de sens pratique (et donc peu ou pas réflexive), autrement dit dans un régime de familiarité avec notre environnement. Tant que nous ne rencontrons pas d'accrocs, de brèche, de problème, nous ne mettons pas en doute le déroulement des choses, l'importance de tel ou tel élément, le bien-fondé de telle ou telle pratique (à la question : pourquoi faites-vous ceci, on répond alors : parce que c'est comme ça). Nous sommes, en un certain sens, pratiquement convaincus par ce qui ne nous dérange pas. Être convaincu signifie en ce premier sens « ne pas questionner ». La deuxième raison est qu'il nous arrive très souvent d'être impliqué dans des actions, des convictions, des croyances, que nous nous mettons à défendre lorsqu'on nous questionne à leur propos, parce que nous pensons que ces actes ou ces pensées nous engagent, qu'elles parlent de nous, qu'elles font qui nous sommes. Nous y tenons parce qu'elles nous tiennent.

Pour une recherche en sciences sociales, les discours des acteurs convaincus s'avèrent être des éléments redoutables, mais redoutablement intéressants. Redoutables, parce qu'ils sont parfois difficiles à obtenir, et surtout malaisé à interpréter, mais extrêmement intéressants car ils permettent d'observer plus clairement qu'ailleurs des jeux de langage, des logiques discursives, des modèles normatifs à usage quotidien.

J'aimerais, dans cet exposé, soulever quelques questions très concrètes sur les risques (plus que les opportunités, qui pourtant existent bien) que présente un tel matériau à partir de ma recherche doctorale qui porte sur l'expérience de lecture du développement personnel.

Dans un premier temps, je parlerai quelque peu du contexte de la recherche, ses tenants et aboutissants. Ensuite, je présenterai une série de problèmes méthodologiques liés à la fois à la récolte et au traitement de mes données. Pour enfin aboutir sur les choix que j'ai opérés (choix discutables), et leurs implications. Je conclurai sur l'idée qu'à mon sens, il n'existe pas vraiment de règles fixes dans le traitement de ces discours qui pourraient automatiquement nous empêcher de verser dans un écueil, mais qu'on ne peut que faire appel à une sorte de discernement « scientifique » de la part du chercheur qui traite ces données.

1) Présentation de la recherche

Beaucoup de recherche naissent dans un étonnement. Ça a été le cas de la mienne, qui est née dans une surprise face au succès d'une forme sociale : les ouvrages de DP. Il nous est tous probablement déjà arrivé de croiser des livres qui titrent *Guérir le stress, l'anxiété et la dépression sans médicaments ni psychanalyse*, *L'homme qui voulait être heureux*, *Fais-toi confiance (ou comment être à l'aise en toutes circonstances)*, *Changez et devenez la personne que vous devriez être*, *Cessez d'être gentil soyez vrais*, *On gère sa vie on ne la subit pas* etc. De tels livres peuplent nos librairie, on les retrouve tantôt dans les rayons psychologie, ésotérisme, religion, santé, spiritualité, bien-être, etc.

Ils sont si bien intégrés dans notre environnement quotidien que la plupart du temps, ils n'accrochent même plus notre regard. Pourtant, à y regarder de plus près, ces ouvrages ont de quoi surprendre. D'abord, ils ont en commun une prétention qu'ils annoncent de manière plus ou moins explicite, et avec plus ou moins d'emphase : changer la vie de leurs lecteurs. Ensuite, il y a leurs chiffres de vente souvent impressionnants, par dizaines de millions aux US, par centaines de milliers dans le monde francophone. Selon de nombreux éditeurs, le marché du développement personnel est l'un des plus porteurs dans le secteur du livre. Malgré leur large lectorat, ces ouvrages prétendent s'adresser individuellement à chaque lecteur, ils s'adressent souvent à lui à la deuxième personne. Mais ce qui est peut-être encore plus surprenant, ce sont les discours enjoués de lecteurs qui louent les vertus de ces livres et assurent qu'ils ont « changé leur vie ».

Pour rendre vertueux l'étonnement dont je parlais au début tout chercheur doit se confronter à une triple interrogation basique : comment définir cet objet ? Comment le faire parler ? Quel est le statut de ce qu'on va lui faire dire ? La recherche sociologique se double ainsi inévitablement d'une enquête sur les meilleures questions possibles, surtout lorsque la littérature sociologique n'offre pas véritablement de balises pour traduire l'objet dans un langage de recherche.

Dans ma thèse, j'ai pris le parti de me démarquer de la tendance mainstream présente dans la littérature scientifique en étudiant le DP non pas à partir des textes, mais comme une expérience de lecture. L'idée (somme toute de bon sens) étant que le texte de DP n'avait pas d'existence en tant que phénomène social tant qu'il n'était pas lu, activé, travaillé, performé par des lecteurs. Se limiter à étudier les textes conduit le chercheur à déduire de manière hasardeuse toute une série d'éléments dont il ne dispose pas.

Cf. Sonia Livingstone : having...

J'ai donc cherché à décrire l'activité du lecteur et à comprendre ce que signifiait cette activité.

2) Les problèmes

Cette redéfinition du modèle d'analyse du texte vers l'expérience de lecture implique de se confronter à une question qui taraude tout ceux qui travaillent sur la réception de contenus culturels : Qu'est-ce qui, dans le processus de réception d'un contenu culturel, peut bien se donner à l'observation ? De quoi peut-être constitué un terrain empirique ?

On se rend rapidement compte que les prises *directes* dont dispose le chercheur sont peu nombreuses. La lecture (tout comme le fait de regarder la télévision ou de s'appropriier tout autre contenu culturel) est avant tout un processus mental qui cantonnerait une hypothétique observation, à ne fournir que de très parcellaires informations sur les éléments physiques (sur des items qu'on peut par exemple rencontrer dans les enquêtes sur le temps passé devant la télé ou le nombre de livres lus, etc.), outre qu'elle modifierait probablement ce qu'elle veut décrire.

Lindlof et Grodin (1990) avaient déjà noté qu'outre l'« observational inaccessibility »

Puisque la réception de contenus culturels est d'abord une affaire de sens, de sentiments et de sensations inaccessibles à l'observateur direct, le chercheur qui veut explorer la boîte noire de la

réception se voit obligé de s'en remettre (pour le meilleur et pour le pire) aux comptes-rendus de ce processus par les récepteurs eux-mêmes. Il faut qu'ils parlent, explicitent, reviennent sur ce qui s'est passé, avec tous les risques que cela comporte. Et donc, cela suppose de donner la parole aux acteurs convaincus (expression que je reprends à Barker et Petley, qui travaillent sur la violence dans les médias).

L'occasion d'un retour par les lecteurs sur le processus de réception peut être provoquée par le chercheur, comme dans le cas classique de la situation d'interview, qui invite le lecteur à exprimer des ressentis, des avis, à exposer sa cartographie symbolique, à expliquer des usages, etc. Les comptes-rendus sont alors produits à l'initiative (et à l'attention) du chercheur, dans une interaction où c'est bien lui qui est à la barre. Mais il peut également profiter de comptes-rendus dont il n'est pas le premier destinataire, comme par exemple des journaux intimes, des romans qui racontent une expérience de lecture (cf. Macé), ou encore une correspondance épistolaire.

J'ai pris le parti de recueillir ces informations à travers deux scènes. L'une, provoquée par le sociologue, est celle d'entretiens compréhensifs (+50 entretiens). L'autre scène est celle d'une communication épistolaire entre le lecteur d'ouvrages de DP et l'auteur de livres qu'il a (la plupart du temps) lus. J'ai eu la chance de pouvoir accéder au courrier des lecteurs de trois auteurs importants du DP (BC TdA TJ), qui m'ont chacun communiqué une centaine de lettres. Le but étant que les désavantages méthodologiques liés à une scène puisse partiellement être compensés par l'autre scène. Matériau traité par un logiciel d'analyse qualitative (Nvivo).

Traiter séparément les entretiens et les lettres : problèmes différents. Je ne traiterai ici que des entretiens.

a) Les entretiens

Les entretiens constituent une scène où le chercheur passe un contrat plus ou moins explicite avec l'interviewé afin que celui-ci fournisse des informations au bénéfice du premier. Cette situation de parole irréductiblement artificielle possède de nombreux avantages, dont le moindre n'est pas la possibilité d'une réaction du chercheur aux propos de l'interviewé. Puisqu'il est maître de l'interaction, même dans les entretiens les moins directifs, le chercheur dispose en effet d'une série de leviers pour s'assurer de disposer de l'information la plus claire possible (en demandant au répondant de clarifier ses propos), la plus pertinente possible (en proposant d'approfondir des points importants pour son analyse) et la plus fiable possible (en mettant en place tout ce qui est nécessaire pour instaurer un climat de confiance à l'intérieur duquel la parole du répondant sera la plus franche possible). Par ailleurs, de nombreux débats méthodologiques existent sur les conséquences au niveau de l'analyse de cette parole suscitée, construite en situation de face-à-face. Sans revenir sur ces débats, j'aimerais faire part de deux problèmes fondamentaux qui concernent les interviews portant sur la lecture d'ouvrages de développement personnel auxquels j'ai été confronté, dans la mesure où s'ils ne sont pas cernés, ceux-ci risquent de grever la qualité de l'analyse, voire d'interdire la possibilité de celle-ci.

1. La difficulté des individus à parler du DP

Premièrement, les individus, bien que lecteurs déclarés, ne voyaient pas toujours très bien ce qu'il fallait entendre par le mot « livre de développement personnel ». Deuxièmement, les lecteurs ne se rappelaient souvent pas très bien de leurs lectures, des circonstances de celles-ci, et des suites qu'elles ont eues.

Les titres des ouvrages qu'ils peuvent avoir par ailleurs particulièrement appréciés leur échappent souvent.

*Nathalie : I. Et il y a des livres qui vous ont plus marqués que d'autres ?
Ah oui tout à fait ! Mais lesquels, je ne sais pas, je pourrais rechercher les références. Mais il y avait un ou deux livres sur « avoir confiance en soi et l'assertivité ».*

On se souvient si le bouquin nous a plu, s'il nous a donné l'impression d'être compris, s'il a apporté un éclairage dans une situation de vie particulière, mais la teneur cognitive du message semble quant à elle s'estomper. J'ai en effet pu observer fréquemment des individus qui me disaient avoir été marqués fortement (« à vie ») par un ouvrage, sans plus pouvoir retomber sur son nom ni sur celui de l'auteur.

« elusiveness in everyday life »

« Because the women always responded to my query about their reasons for reading with comments about the pleasure of the act itself rather than about their liking for the particulars of the romantic plot, I soon realized I would have to give up my obsession with textual features and narratives details if I wanted to understand their view of the romance reading » (Radway, 1984 : 86)

Troisièmement, ils cherchaient souvent leurs mots pour parler de situations ou d'expériences que l'entretien invitait pour une des premières fois (si pas la première fois) à formaliser.

Alexia : Moi j'ai une amie dont la mère est décédée, elle avait jamais fait le deuil, et ça [les livres de Thomas d'Ansembourg], ça lui a permis de faire le deuil, et redécouvrir le bonheur dans la rencontre à soi, impressionnant. Je lui ai demandé d'un petit peu expliquer, elle m'a dit « je peux pas te dire », vraiment je crois que c'est chacun...

Jacqueline : De toute façon, si vous ne lisez pas ce livre, vous ne pouvez certainement pas comprendre ce que quelqu'un qui l'a lu va ressentir.

On a ici affaire aux acteurs convaincus dans le premier sens du terme : les acteurs qui ne questionnent pas ce qui se passe : difficulté de les faire parler

2. La désirabilité sociale

Le second problème avant d'obtenir le discours des acteurs convaincus est lié à la question, bien connue des psychologues sociaux, de la désirabilité sociale (c'est aussi ce que les sociologues des pratiques culturelles, notamment Bourdieu, entendent par effet de légitimité). Cette expression qualifie la tendance des répondants à se présenter au chercheur sous un jour qu'ils jugent favorables. Les individus projettent une norme dont ils pensent qu'elle est celle appliquée par leur interlocuteur, par le milieu qu'il représente, ou par la société en général, et tentent de s'y conformer, quitte à plier

la réalité de leurs pratiques, pensées, etc. Ce processus risque d'intervenir particulièrement dans deux cas. D'abord, lorsqu'il existe une importante dissymétrie sociale entre un interviewé en position sociale basse et un interviewer en position sociale haute. Ensuite, et c'est bien sûr le cas qui nous occupe, lorsque l'entretien porte sur un sujet qui va pousser l'individu à aborder des pratiques, des pensées, des préférences qu'il pense ou sait être socialement peu légitimes – et donc à forte composante normative.

L'étude des usages du DP était rendue plus difficile par la mauvaise réputation (« ill repute ») de l'objet DP, et plus largement de l'usage et des effets de contenus médiatiques largement diffusés. Il convient de préciser quelque peu ce qu'il faut entendre par la potentielle « mauvaise réputation » du DP anticipée par les individus. Ceci ne veut pas automatiquement dire que les individus que j'ai rencontrés pensent que le DP a une mauvaise réputation en général. Ils insistent cependant sur le fait qu'ils sont bien conscients qu'il existe un ordre légitime qui continue à pousser certaines de leurs connaissances (parfois même des proches) à déconsidérer leurs lectures. Plusieurs disent qu'ils ne peuvent pas « parler avec tout le monde » de ces ouvrages, sans quoi ils risquent d'être considérés avec circonspection, raillés, voire qualifiés de « malades ».

Tous les lecteurs sans exception pensent ou pressentent qu'un chercheur en sciences sociales et le milieu qu'il représente – producteur de tant de récits critiques sur le DP – sont enclins à avoir une image négative du DP, et que cela peut en retour jouer sur l'idée qu'il se ferait de ses interlocuteurs. La désirabilité sociale qui risque de mettre à mal la qualité des données se joue donc principalement par rapport à ce que les lecteurs imaginent être les normes et représentations de ce milieu (celui d'une certaine culture savante, légitime) auquel l'interaction d'entretien les confronte.

De fait, lors de la première salve de l'entretien, beaucoup des lecteurs que j'ai rencontrés ont passé la plus grande partie de l'entretien à se défendre, ce qui fut pour moi une surprise puisque que je pensais avoir formulé mes questions de la manière la plus neutre possible. Certains commençaient par admettre du bout des lèvres qu'ils lisaient des livres de DP (ce qui était quand même la raison pour laquelle ils avaient accepté de me rencontrer). Les individus connaissaient à l'avance les reproches qu'avaient ou que pouvaient formuler « la sociologie » ou « l'université » à l'encontre du DP. Bien qu'étant instructive sur les normes projetées et vécues par les individus (on montrera plus bas comment ces propos sont significatifs), ce discours de défense tend souvent à devenir la fin en soi de l'entretien et, malgré mes tentatives de cadrage, finissait souvent par amoindrir fortement la qualité du matériau.

J'ai utilisé plusieurs techniques pour réduire ce phénomène, mais il n'est jamais complètement disparu, et c'est pourquoi j'aimerais en discuter maintenant.

Comme je l'annonçais plus haut, il est intéressant de voir comment des propositions critiques initialement développées dans le monde des sciences sociales se retrouvent dans le discours des répondants. Celles-ci tiennent d'abord au caractère individualiste/individualisant du discours de développement personnel et de la pratique qu'il stimule. La plupart des personnes rencontrées savaient sans que j'aie eu besoin de leur suggérer que ce discours est critiqué pour le repli sur soi qu'il occasionnerait et le monde atomisé auquel il participerait. Ensuite, les lecteurs savent que les consommateurs de ce genre de littérature risquent d'être taxés de fanatiques « à l'ouest » ou de

zombies lobotomisés qui « gobent » tout ce qui est écrit. Probablement afin de me permettre de savoir ce que je dois entendre par le fait qu'ils sont des lecteurs de DP, les personnes ont souvent commencé par énoncer l'une ou l'autre de ces critiques tout en y répondant directement. Par exemple, lorsque je cède la parole à Aline après avoir expliqué le cadre de l'entretien, celle-ci me dit :

Aline : Alors, l'idée que quand on lit des bouquins on se referme sur soi, moi je suis pas du tout d'accord, parce que je pense qu'on ne peut aller vers les autres et communiquer vers les autres que si on communique bien avec soi-même, et donc c'est un peu le message de ces livres aussi. Filliozat, elle dit que si les gens étaient en accord avec eux-mêmes, il y aurait pas d'entreprises polluantes, d'entreprises qui exploitent les autres parce qu'on ne peut pas à la fois être en accord avec soi-même et faire des choses comme ça. Donc moi je trouve que, ces livres sont très positifs pour la société, pas du tout, ne renferment pas les gens sur eux-mêmes. Elle donne aussi un exemple d'une multinationale où comme avantage en nature, ils donnaient des formations de développement personnel, mais ça ils ont arrêté parce qu'après, les gens démissionnent (rire), parce que c'est pas une société qui est vraiment en accord avec la personne.

La même interaction se répète avec Benoît :

Benoît : Mais je commencerais par dire, puisque il y en a qui trouvent ça vraiment individualiste, moi je pense que avant d'aller vers les autres, de vouloir aider les autres, penser aux autres et tout, on a tous le droit de d'abord penser à soi et de se construire soi, parce que si on va vers les autres, si on entre dans la vie sans avoir pris le temps de se questionner sur soi-même, de se construire, on arrive à rien.

Ainsi, tous les individus que j'ai rencontrés construisent au cours de l'entretien une opposition entre le « bon » développement personnel et le « mauvais » développement personnel. Alors qu'ils acceptent de considérer qu'ils sont lecteurs du premier, les individus rejettent avec force tout contact avec le second. Le premier critère qui permet de séparer le bon grain de l'ivraie n'est autre que l'éventuel aspect « individualiste » que contiendrait l'ouvrage en question. Non contents de repérer et d'énoncer la critique, beaucoup de mes interlocuteurs la réfutent tout en l'adoptant. Ils veulent me montrer que, bien sûr, ils sont « contre » l'individualisme rampant de nos sociétés dont ils ne contestent pas la présence, mais considèrent qu'on fait un mauvais procès au « bon » DP en lui adressant ce reproche, qui ne peut être que la conséquence d'une compréhension trop superficielle de celui-ci.

Le « bon » développement personnel, c'est donc celui qui, bien loin de participer au repli sur soi, à l'individualisme, à la désertion de l'espace public, apporte sa pierre à l'édifice d'un monde meilleur où les individus se développent eux-mêmes pour ensuite « rayonner » au bénéfice d'autrui. Le retournement de l'argument est particulièrement patent chez Julie :

Julie : A la base, c'est vrai qu'on s'intéresse à l'individu mais ce qui est merveilleux c'est que plus tu découvres toi-même que tu te respectes, plus tu comprends les autres et tu respectes les autres donc c'est de ça qu'on nous parle ; l'individualisme c'est contraire : plus tu fais de l'introspection, mieux tu comprends l'autre et mieux tu te respectes donc au contraire tu vas retrouver un esprit de société et de respect de l'autre parce que tu te respectes mieux toi-même, donc tu vas jusqu'au bout, au début oui ça peut sembler très égoïste, je m'intéresse d'abord à moi mais au final c'est très positif parce que tout le monde en profite mais c'est vrai que ça passe par une phase de "d'abord moi, je me centre" et puis on verra bien.

Cependant, personne n'a démenti le fait qu'il existait un « autre » développement personnel, qui risquait bien de se rendre coupable des maux qu'on lui impute. Seulement, ce DP est tenu à distance, et on n'en parle que comme d'une possibilité théorique. Les titres que les interviewés évoquent sont souvent caricaturaux, représentatifs d'une littérature « à l'américaine », et sont mentionnés comme repoussoir pour me signifier que leur ouverture au DP n'est jamais totale, mais bien sélective.

Céline : je ne sais pas pourquoi, l'introspection heu bof, je préfère voilà, des mises en situations par rapport à l'enfant, ce qui est très positif, ce qui est aidant, la direction à la limite, le charisme d'un livre, heu, par exemple j'ai, j'ai, y'a un livre qui s'appelle dans le genre « j'ai décidé de me faire plaisir » ou heu « faites-vous plaisir » ou heu voilà, mais je suis pas attirée par ça parce que je, j'ai pas, je suis peut-être je sais pas, je n'adore pas le, heu, donc mes choix se font essentiellement sur des tables, en feuilletant et en étant inspirée par heu, par une envolée heu, oui. Je trouve que le « moi je » tourne vite vers le nombrilisme, et le nombrilisme est terrible.

Parallèlement à la construction d'une opposition entre un « bon » DP pratiqué et un « mauvais » DP rejeté, j'ai pu retrouver dans beaucoup d'entretiens la création d'une dichotomie forte entre un « bon » lecteur et un « mauvais » lecteur, qui permet d'attribuer à l'un l'inverse des caractéristiques de l'autre. Le critère de cette nouvelle division fait également écho à des critiques qui ont pu être développées dans le milieu des sciences sociales par rapport à la malléabilité des récepteurs de contenus culturels issus de mass-médias. Le « bon » lecteur que les répondants esquissent est responsable, développe un esprit critique, ne croit pas tout ce qu'il lit et effectue un important travail de sélection dans les messages. Au contraire, le « mauvais » lecteur est le récepteur complètement passif, travaillé de toutes parts par des messages dont il ne cerne nullement le potentiel normatif.

Cette double construction renvoie à un phénomène bien connu des sciences de la communication, le « *third person effect* » (voir par exemple Bryant *et al.*, 2000). Souvent détecté lorsqu'on travaille sur l'effet de contenus médiatiques, le *third person effect* consiste en le fait que les individus interrogés considèrent souvent qu'autrui (la tierce personne) est bien plus sujet aux effets des médias qu'eux-mêmes. On retrouve ainsi une structure similaire à ce qu'on avait pu observer sur la dichotomie précédente. Les lecteurs ici interrogés ne nient pas qu'il puisse y avoir des personnes influençables, sur lesquelles le DP aurait un effet potentiellement néfaste, mais tout en rejoignant cet argument, ils expliquent pourquoi il ne s'applique certainement pas à eux. On peut repérer deux étapes dans la construction de l'opposition.

D'abord, les individus insistent sur les caractéristiques de leur comportement de lecteur, que l'on peut sans conteste rapprocher de l'idée du « bon » récepteur. Sans qu'on leur demande¹, ils m'invitent à considérer le caractère actif et critique de leur attitude face au développement personnel.

Ils vantent souvent une lecture où ils ne sont jamais totalement « pris », et la facilité avec laquelle ils peuvent se détacher voire se passer du discours des ouvrages. Le message n'est jamais pris dans sa totalité, on sélectionne ce qui est intéressant, crédible, et on se garde bien de l'appliquer comme des « recettes ». En fait, on cherche à se montrer comme lecteur « autonome et responsable ».

¹ En référence au phénomène de la désirabilité sociale, il serait bien sûr absurde de poser des questions du type « estimez-vous être un lecteur critique ? ».

Ensuite, afin de renforcer l'opposition entre « sa » bonne lecture et celle des autres, chaque individu rencontré m'a présenté, même en filigrane, une figure théorique du mauvais récepteur, caractérisé par l'absence des qualités qu'il s'attribue. Cette figure est une hypothèse dont ils ne doutent pas de la véracité, et sert même parfois à caractériser des connaissances, souvent lointaines. C'est bien sûr elle qui va justifier l'adoption par les individus des arguments critiques qu'ils dévient vers les autres (la tierce personne).

Le mauvais lecteur est d'abord un récepteur inactif, transparent, dépourvu de sens critique, incapable de séparer le « bon » du « mauvais » DP, qui « gobe » tout ce qu'il lit. Son incapacité à prendre du recul le rend particulièrement vulnérable à certaines promesses factices du mauvais DP, que l'interviewé affirme au contraire prendre à leur juste valeur. Ces mauvais lecteurs pensent que le livre peut leur fournir un principe explicatif simple pour leur vie, alors que le monde est bien sûr infiniment plus compliqué. Ils cherchent dans les ouvrages un Graal, une solution magique, comme si leurs problèmes pouvaient être réglés d'un coup de baguette magique.

Bruno : Je pense que le problème, c'est qu'il y a plein de gens dont c'est pas le type de bouquins. Le défaut c'est qu'il y a des tas d'auteurs qui vont écrire plusieurs bouquins pour que ça marche. Ils vont écrire un bouquin plus approfondi qui est pas accessible à tout le monde, et puis des vulgarisations pour plaire à tout le monde, à la fameuse ménagère de 40 ans qui a l'air conne dans les publicités. Et ces gens-là, j'ai l'impression que pour eux, ça peut manquer d'un certain cadre. Ils vont aller piocher, (enfin j'ai l'impression de pas dire des bonnes choses), il y a quand même des gens qui ont lu plus de mille bouquins dans leur vie, qui en font des résumés.... Sans qu'il y ait un travail de réflexion critique par rapport au fait de lire. Je pense qu'il y a des gens qui ont pas ce recul, et ils vont simplement entendre, regarder un truc de J.-L. Delarue le soir en se disant qu'ils ont appris un truc super intéressant sur la maladie mentale, et qu'ils se sont demandés s'ils ne l'avaient pas. Et puis ils vont lire un bouquin hyper vulgarisé et répondre à trois tests, pour en tirer des conclusions hyper magistrales, mais ils vont s'arrêter là et pas prendre le recul critique nécessaire.

Souvent, les répondants estiment être des privilégiés parce qu'ils ont reçu (de par leur éducation, leur expérience de vie, etc.) des instruments pour décoder correctement les messages du développement personnel et des balises pour les utiliser à bon escient. S'ils affichent leur conviction d'être protégés, ils craignent cependant que ça ne soit pas le cas de tout le monde.

Claudine : Mais c'est vrai que c'est toujours mieux d'avoir des clés intellectuelles, moi je me rends compte maintenant que je sais rien, je me rends compte à quel point on peut être entubé. Je suis contente d'avoir appris les clés d'une étude scientifique parce que ça permet de se défendre par rapport à tous ceux qui vous pondent des études scientifiques. Peut-être que si j'ai du recul comme ça, c'est peut-être grâce à mon éducation, où mes parents étaient à la fois socialistes et catholiques, donc c'est plutôt n'avoir qu'un seul milieu idéologique qui m'angoisse, déjà ça a fait du recul, moi j'ai cette habitude-là. Mais aussi, j'ai été à l'école de l'Etat... On a une habitude, mon mari aussi, d'être critiques, on a toujours joué ce rôle-là partout où on était, même si c'est pas toujours confortable, on se demande toujours qui dirige, comment, pourquoi,... Et moi j'ai la même attitude par rapport aux bouquins. Notre formation était meilleure avant que maintenant. Qu'il y ait des choses qui se développent à côté, comme le DP, à la limite, tant mieux, mais d'abord, qui va le prendre ? Qui va aider les gens ? On n'a pas de prof, quand on achète ce machin-là ! Il y a un décodage qui doit se faire, et quand on n'a pas les clés, c'est embêtant.

Julie : En fait moi je ne tiens compte d'un avis d'un livre ou d'une personne que s'il fait coup en moi et s'il réveille quelque chose que je sens vrai chez moi. Parce qu'il y a plein de

gourous, il y a plein de gens qui sont vraiment à côté de leurs pompes, mais ce qui fait que je donne du poids ou que je ne donne pas du poids à quelqu'un, déjà je me fie à mon sixième sens qui est très très aigu chez moi parce que je suis hyper méfiante de nature et donc si tu ne passes pas tous les critères laisse tomber je ne viens pas chez toi, ça c'est la première chose et puis la deuxième chose c'est que le développement personnel, tous les outils qu'on te donne, ce ne sont que des outils, c'est toi qui choisis comment tu les utilises, donc ce qui veut dire que c'est toi qui te fixes tes buts, qui te fixes où tu vas, comment tu vas et puis...pour ça il faut déjà être assez critique je m'en rends compte, il y a des gens qui se font avoir un peu n'importe comment parce qu'ils n'ont pas cet esprit critique, pour ça je suis contente d'avoir fait l'unif ou des choses comme ça parce que ça t'oblige à solutionner l'information et alors tu te fixes ton but et puis tu cherches les personnes dont tu as besoin pour y parvenir et puis quand tu vois que la personne est fiable tu fonces quoi, moi c'est comme ça, mais c'est vrai qu'il y a à boire et à manger, tu as les gens qui sont complètement à côté de leurs pompes, tu en as qui sont très bien.

L'absence caractérisée de sens critique chez le mauvais lecteur conduit à la description d'un deuxième aspect chez celui-ci. Non seulement il est malléable, prêt à croire tout ce qu'on lui raconte, mais il est aussi souvent un consommateur acharné de cette littérature, groupie prosélyte de l'un ou l'autre « gourou ». Souvent, on dit de ces gens qu'ils sont « loin », et il est intéressant de remarquer que même chez ceux qui se sont montrés les plus enthousiastes dans l'entretien par rapport au DP, on retrouve la mention de ce personnage « too much » dont on se gausse pour s'en différencier. Il y a toujours plus « loin » que soi. Le consommateur acharné papillonne entre des livres et des pratiques « qui lui coûtent la peau des fesses » (Yvette) mais n'évolue en fait nullement. Son admiration pour certains auteurs confine au rapport entre disciple et maître voire gourou. La terminologie du mouvement sectaire est d'ailleurs souvent convoquée pour qualifier le risque qu'encourt le consommateur qui n'a pas de sens critique et risque de perdre son « autonomie ».

Anne : I. Vous pensez qu'on peut devenir accros à ce genre de bouquins ?

Ah oui mais il y a des fanatiques, hein. Il y en a qui ne jurent que par Jacques Salomé ou par Corneau. Il faut aller un jour à des conférences de Corneau, vous avez des personnes de 40-50 ans qui sont là comme si c'était Dieu en personne. C'est étonnant. Et avec d'Ansembourg, c'est exactement la même chose. J'ai eu l'occasion d'aller plusieurs fois à des conférences et spectacles et il y a vraiment des fans, des groupies. Et quand vous allez à des stages, il y en a qui sont prêts à ...

Alexia : Mais bon, tout le monde le lit pas, tout le monde est pas ouvert à ça... Enfin, moi j'ai pas peur de le dire. Bon j'ai pas envie de jouer le rôle de la folle ou de la sorcière... ça dépend un peu aussi du milieu que tu fréquentes, c'est vrai que parfois dans les formations, il y en a qui sont vraiment loin... [...] Ah oui, eux, ils sont à fond dedans. Et là, je me dis qu'il y a vraiment une façon avec laquelle on doit aborder ces trucs-là. Parce que eux, ils le prennent vraiment comme... comme le sens de leur vie... Ils vont dans toutes les formations possibles, toutes les techniques.

En bref, la plupart des individus ont tenu à prendre leur précaution en acceptant cet entretien. La répétitivité de ces interactions donne à cette étape au moins en partie une forme de rituel, une tentative de régler la question de « ce que je pourrais penser du répondant ». Les premiers récits qu'ils fournissent ressemblent à ce que JFS appelle des récits exemplaires.

Le sociologue, quant à lui, ne bénéficie logiquement pas de ces a priori positifs. Au mieux suppose-t-on qu'il n'est pas totalement hermétique ou incrédule par rapport à la question du développement personnel (voir Favret-Saada, 2009, et plus particulièrement le chapitre « La thérapie sans le savoir »).

Une fois que les individus ont pu faire la lumière sur le fait qu'ils ne lisaient pas n'importe quoi n'importe comment, beaucoup sont devenus plus enclins à parler de la manière dont ils étaient touchés, voire pris par leurs lectures (me semblent alors proposer un portrait plus réaliste d'eux en tant que lecteur). Et on peut voir alors que la désirabilité sociale s'inverse !!

Mais la difficulté est de savoir quelle conséquence on doit tirer de cette désirabilité sociale inexpugnable sur la qualité du matériau et ce qu'il permet de dire.

Comme je l'ai dit précédemment, l'expérience de DP est un phénomène inaccessible à l'observation. Pour tout dire, comme je le fais ici, pense qu'il faut décrire le travail des lecteurs lorsqu'ils lisent les ouvrages avant d'interpréter le phénomène du DP comme révélateur de tendances sociales, leurs compte-rendus ex-post sont les seules voies d'accès au phénomène. Donc deux niveaux de questionnements : 1) comment ça marche 2) qu'est-ce que ça signifie.

Il ne faut pas cacher que cette imbrication de deux niveaux de questionnement crée une ambiguïté redoutable dans le traitement des données, dont il est nécessaire d'avoir conscience. Cette ambiguïté tient au double rôle que l'analyse qui va suivre donne au matériau empirique. D'un côté, il sera utilisé comme source pour obtenir des informations sur la réalité du processus de lecture. Les lecteurs sont alors considérés comme des *informateurs* auxquels on accorde un crédit heuristique, qui peuvent renseigner le chercheur sur des états de fait qu'il est incapable de détecter sans leur aide : le processus de lecture, le travail des lecteurs, les raisons de la lecture, etc., bref ce sur quoi porte le premier ensemble de questions, qui pousse le chercheur à adopter une position plutôt réaliste par rapport aux propos des individus utilisés comme ressource pour une description de l'action. Il s'agit donc de prendre ce discours au sérieux sans *directement* lui appliquer une logique de « compréhension externe », pour parler comme Lenclud (1990 : 10) : « J'entends par compréhension externe l'opération qui fait l'économie de la compréhension interne en recourant, par exemple, à des déterminations exclusivement sociologiques (sociologisme) ou psychologiques (diagnostic de délire individuel ou collectif) ».

D'un autre côté, ce même discours des individus sera utilisé comme *révélateur* de phénomènes qui se situent à un autre niveau. Les lecteurs ne sont plus des informateurs (ou alors des informateurs malgré eux), mais des porteurs d'indices (par exemple de transformations sociales et culturelles repérables à travers leurs propos) dont le discours, qui a d'abord été pris « pour ce qu'il disait », est cette fois soumis à une compréhension externe qui tente de chercher dans un contexte ou un système les déterminants de telles formations symboliques. Ce sera notamment le cas lorsqu'on tentera de cerner les jeux de langage ou les univers symboliques portés par les individus et à l'intérieur desquels la lecture d'ouvrages de DP peut avoir un sens. Alors que tout à l'heure il s'agissait de détecter des informations dans le discours, le chercheur tente maintenant de lire « à travers » ce même discours des individus, qu'il appréhende dans une perspective plus ou moins (dé)constructiviste.

Il est probable que toute recherche qui mobilise pareil matériau empirique et qui revendique de dépasser un niveau purement descriptif se trouve confrontée à une telle schizophrénie apparente (à moins qu'il connaisse suffisamment son terrain pour pouvoir se passer du rôle informatif que je suis obligé de faire jouer au discours des lecteurs). La difficulté supplémentaire réside ici dans le fait que ces deux postures méthodologiques, informative et (dé)constructiviste, ne pourront pas toujours être tenues étanches : on sera tantôt dans une analyse de « premier niveau » du discours des individus qui prend en compte les faits qu'il rapporte, tantôt dans une analyse qui lit au-delà du côté informatif de ce même discours.

Comme porteur de logique sociale. En effet, il ne fait pas vraiment de doute que la posture que j'adopterai par rapport aux éléments empiriques mobilisés sera celle d'une analyse *à travers* le discours, où celui-ci n'est pas convoqué pour les informations et les descriptions qu'il comporte (elles importent peu), mais comme formation symbolique. Lorsqu'un lecteur dit : « depuis que j'ai lu ce bouquin, j'ai l'impression que je peux devenir l'artisan d'un monde meilleur », ce n'est pas tellement la vérité de l'information qui importe au sociologue, mais bien ce que l'individu dévoile d'un système symbolique en proférant une telle idée. Cette posture analytique de lecture *à travers*, que pousse à adopter l'analyse de contenu par exemple, est classique, et (donc) rassurante.

Par contre, la description de l'acte de lecture est particulièrement vulnérable à cette difficulté pour les raisons précédemment citées : d'un côté, on est « obligé » de suspendre cette question de la fiabilité du discours, car il n'y a pas d'autres choix que de prendre au sérieux les éléments que les individus rapportent, si l'on veut tenter de comprendre comment se déroule la lecture. Cependant, de l'autre côté, on a toute une série de raisons de ne pas s'y tenir entièrement, comme par exemple le fait qu'ils n'aient pas forcément une conscience claire de ce qu'ils font, l'existence de la désirabilité sociale qui les pousse à poursuivre des buts propres dans la présentation de soi qu'ils proposent au chercheur voire à l'auteur, etc. Lorsqu'un lecteur dit : « Ah non, moi je suis vraiment critique. Quand je choisis les livres que je lis, je fais toujours super gaffe à l'auteur, à son parcours, à la manière dont il prouve ce qu'il dit, et tout... », la posture à adopter paraît moins claire que dans l'exemple précédent. Le premier choix extrême (la posture informative) serait de coller totalement au discours, pour en proposer une traduction ou un décalque sociologique, sans spécialement questionner le statut des propos des individus. On considérerait que ce que disent les individus peut constituer une information factuelle directement valable et pertinente (« les lecteurs de DP sont attentifs et critiques, car ils sélectionnent... »). L'inverse logique (la posture déconstructiviste) serait de ne pas s'intéresser (voire de refuser de croire) à la qualité informationnelle d'un tel propos pour ne considérer par exemple que l'aspect d'économie discursive (« les lecteurs mobilisent le registre de la distance critique dans le but de... »). Le va-et-vient entre ces deux postures, qui suppose alors une attention constante à ce que les individus disent *et* à la fois à la manière dont ils le disent, me semble être la solution à adopter pour les deux premiers temps du chapitre qui portent sur les aspects effectifs de la lecture. Cependant, il n'y a pas de règles strictes pour définir ce qui, dans les propos des lecteurs, peut être pris comme une information pouvant aider à formaliser le processus de lecture, et ce qui est plutôt révélateur d'autre chose (stratégies discursives, formations symboliques, etc.). La plupart du temps, le matériau récolté sera lu et utilisé dans les deux perspectives à la fois. On n'a d'autre choix que de faire appel à ce qu'on pourrait appeler un *discernement sociologique*, qui permette d'être attentif à la fois à ce que les individus disent, et à la potentielle signification de ce qu'ils disent et de la manière dont ils le disent. Afin de justifier mes choix ou à tout le moins de les rendre visibles, je ferai un usage souvent abondant d'extraits de lettres et d'entretiens.

Solutions : montrer sa cuisine : utiliser les extraits d'entretien, multiplier les scènes, donner les conditions d'entretien qui ont permis de solliciter

Plusieurs solutions

Assez logiquement, les entretiens les plus longs sont souvent ceux qui contiennent la distorsion la plus grande entre les propos tenus sous l'emprise probable de la désirabilité sociale, et ceux qui en sont relativement libérés. Ainsi, dans l'entretien d'Adélaïde, qui dura environ 1h30, mon interlocutrice, bien qu'elle m'ait annoncé être une lectrice – raison pour laquelle elle avait accepté l'entretien – n'eut de cesse d'insister pendant les trois premiers quarts de l'interview sur le fait que le DP, ça la « gonflait », notamment parce qu'il s'agit d'un véhicule de promotion de l'individualisme.

Adélaïde : Mais le développement personnel, ça me gonfle, c'est à la mode. C'est fourre-tout, c'est branché et tout ça, ça m'énerve. [...] Je me dis que c'est toujours la Quête du bien être personnel. A un moment donné, il faut qu'elle s'arrête. C'est vrai que si on est bien avec soi-même, il faut apprendre à prendre un peu du recul par rapport à soi, se remettre un peu dans le bain, régulièrement, sinon ça s'oublie. [...] En fait, tout en étant dedans hein, je ne suis pas wonderwoman, je ne suis pas différente des gens mais je trouve que c'est un peu trop tendance. J'espère que ça peut être bénéfique pour les individus mais j'ai peur que ce soit surtout bénéfique pour sa petite personne au détriment... J'ai le sentiment que dans ces bouquins de développement personnel, il n'y a pas la dimension communautaire, collective. Apprendre à dire non, c'est tout un programme, ça prend du temps c'est difficile. Et tu es content quand tu arrives quand même à dire non. Mais des conséquences au niveau relationnel, quand tu dis non à quelqu'un, il faut assumer aussi et ça, on n'en parle pas. Et puis, je pense mais je dois certainement me tromper, j'ai peur qu'on soit trop dans l'individu et je n'aime pas ça.

En conséquence, l'attitude qu'elle décrivait par rapport à ce contenu honni mais quand même lu était extrêmement distante, et empreinte de l'opposition avec la figure du mauvais lecteur. Elle me parlait de « quelques éléments intéressants » qu'elle avait pu tirer de ses lectures, surtout utilisés dans le cadre de son travail (assistante sociale formatrice en ISP). C'est seulement (et par hasard) vers la fin de l'entretien qu'elle aborda le sujet d'un livre (parfaitement congruent avec une définition lâche du dispositif DP) qui l'avait très fortement marqué : *L'alchimiste* de P. Coelho. Elle l'avait lu lors d'une période de remise en question ponctuée par un voyage autour du monde. Le ton change alors radicalement :

Adélaïde : Ce bouquin, je l'ai lu 6 fois en 1 an. Je l'avais déjà lu avant et ça n'avait pas percuté. L'année dernière, j'ai vécu des situations de découverte par rapport à mon vécu. Je ne lisais plus tout cette fois-là. Mais j'avais lu la première fois tout, et j'avais souligné l'essentiel. Les 30 premières pages, c'était vraiment les mots que j'avais besoin de lire et d'entendre.

On obtient alors véritablement le discours des acteurs convaincus, qui peut alors susciter un sentiment d'étrangeté, parfois pas toujours très facile à recevoir. Et là, bizarrement, on peut ce que Goffman aurait qualifié d'inversion du stigmaté : les lecteurs proposent souvent eux-mêmes des explications par rapport à cette déconsidération relative qu'ils peuvent expérimenter. Ils pensent que ceux qui critiquent leurs lectures ne sont en fait pas en mesure de comprendre le sens d'une telle activité, voire même ont un intérêt à la décrédibiliser. Comme on le verra à plusieurs

reprises dans les chapitres qui suivent, les lecteurs ont tendance à se présenter comme étant « en avance » sur leur temps (des « éclaireurs », des « éveilleurs de conscience »), ce qui leur permet de ne pas vraiment prendre au sérieux cette illégitimité aux yeux de ceux qui « ne sont pas encore à ce stade », voire même de la revendiquer comme un signe de distinction.

(Aline) Mais je crois que c'est un besoin, je pense que le monde n'est pas harmonieux, et ça c'est un besoin d'harmonie, avec en même temps une liberté et une possibilité de trouver cette harmonie. Je crois pas que c'est parce que les gens sont naïfs ou qu'ils cherchent à se réfugier dans quelque chose, je crois que c'est positif, que le monde va changer, c'est une autre manière de voir les choses, c'est une réaction face à la société de consommation.

BREF : Parler du DP est l'occasion d'un double positionnement pour les lecteurs, d'une présentation de soi qu'il faut repérer. Il y a d'abord l'enjeu de se normaliser par rapport au chercheur (je ne suis pas fou, je ne suis pas loin,... je ne suis pas un mauvais lecteur, et je ne lis pas du mauvais DP) , et puis il y a l'enjeu de valoriser un comportement dont on estime qu'il possède certaines vertus : beaucoup font une partition entre les lecteurs (ceux qui sont en recherche, sur un chemin de réconciliation perso, ceux qui sont prêts,...) et les autres, en estimant que les premiers sont les moteurs de changements individuels comme de changements sociaux.

Je veux faire dire deux choses à ce matériau :

Ne pas disqualifier comme jeu de langage